Dialectologie du grec ancien

Sophie Minon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/2933>

DOI : 10.4000/ashp.2933

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 102-112

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Sophie Minon, « Dialectologie du grec ancien », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 150 | 2019, mis en ligne le 11 juin 2019, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/2933> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.2933>

DIALECTOLOGIE DU GREC ANCIEN

Directeur d'études : M^{me} Sophie MINON

Programme de l'année 2017-2018 : I. *Inscriptions dialectales de Grande-Grèce et de Grèce propre. Nouveautés dialectologiques.* — II. *Noms de personne et histoire des mots : analyse linguistique des anthroponymes grecs antiques, projet ANR LGPN-Ling de réfection de F. Bechtel, Die historischen Personennamen des griechischen bis zur Kaiserzeit (1917).*

Reprise du séminaire le mardi 7 novembre 2017. Présents : 12 auditeurs, dont 3 nouveaux ; Antoine Viredaz (premier assistant en linguistique des langues indo-européennes à l'université de Lausanne), Élisabeth Le Bail (master 1, Paris I) et Matilde Garré (master 2, université du Sacré-Cœur de Milan et vacataire EPHE du projet LGPN-Ling).

I. *Inscriptions dialectales de Grande-Grèce et de Grèce propre*

La conférence invitée du Dr Enrique Nieto Izquierdo a ouvert l'année. Notre collègue est l'auteur d'une *Gramática de las inscripciones de la Argólida* (2008), disponible en ligne sur le site de l'université Complutense de Madrid (<http://eprints.ucm.es/8475/1/T30692.pdf>), collabore à notre projet LGPN-Ling, et est impliqué en tant que chercheur post-doctorant dans le projet ERC *Multilinguisme et langues minoritaires en Europe antique* codirigé par nos collègues Prof. Emilio Crespo de l'université autonome de Madrid et Prof. A. C. Cassio, de l'université de Rome La Sapienza. E. Nieto Izquierdo nous a offert la primeur d'une recherche inédite sur la *Syntaxe des inscriptions dialectales d'Argolide*, qu'il doit soutenir en tant que diplôme post-doctoral de l'École pratique des hautes études, le 16 décembre 2017.

Un riche exemplier, présentait de façon contrastive, pour chaque trait syntaxique, ce qui était spécifique à l'argien, décliné dans ses différentes variétés (essentiellement argien occidental, *grosso modo* celui d'Argos, et argien oriental, avant tout celui d'Épidaure, avec le type de documents particuliers que représentent les récits de guérison ou *iamata*, textes en prose dialectalement composites du fait qu'ils s'inscrivent dans une tradition arétalogique largement ionienne), et ce qui coïncidait avec l'usage en vigueur dans le reste du monde grec. Dans le domaine de la syntaxe, comme c'était prévisible, la proportion de traits proprement dialectaux est infime : il s'agit essentiellement d'archaïsmes, pour lesquels l'absence de parallèles dans d'autres régions, à une époque où les inscriptions parvenues à nous restent en nombre limité, ne permet pas de déduire qu'il s'agit exclusivement d'argismes. Établir la syntaxe exhaustive des inscriptions d'un dialecte pourrait alors revenir à procurer la syntaxe dialectale type. C'est pourquoi cette recherche, en l'absence de la syntaxe des inscriptions attiques qui aurait dû constituer le troisième volume de la *Grammar of Attic Inscriptions* de L. Threaght, pourra avoir valeur exemplaire : elle devrait combler un manque crucial dans nos études et fournir de surcroît aux syntaxes du grec littéraire le complément nécessaire à une appréhension globale de la syntaxe grecque, dans ses multiples usages et différents niveaux de langue.

Les Tables d'Héraclée en Grande-Grèce

A pour la première fois été mise au programme du séminaire l'étude des Tables d'Héraclée. A été en effet publiée en 2016 l'étude dialectologique de ce texte par Emmanuel Weiss, sous le titre : *Les Tables d'Héraclée. Étude historique et linguistique*, Nancy, 2016 (Études anciennes de Nancy, 63). L'édition de référence, munie d'un riche commentaire linguistique, était auparavant celle de A. Uguzzoni et F. Ghinatti, *Le tavole greche di Eraclea*, Rome, 1968. Le livre de Weiss procure la dernière mise à jour bibliographique (p. 143), en renvoyant notamment à l'édition traduite et commentée de ces textes donnée par Isabelle Pernin en 2014 dans son beau corpus des *Baux ruraux en Grèce ancienne*, au n° 259, p. 459-481.

Il s'agit d'actes qui réglementent la location des domaines de Dionysos et d'Athéna en commençant par redéfinir leurs limites avec les propriétés privées mitoyennes, qui se trouvent avoir empiété sur les terres sacrées. Ces actes sont datés traditionnellement du IV^e siècle avant notre ère plutôt de sa fin, voire, suivant les commentateurs du début du III^e. La confrontation avec les tablettes de Locres épizéphyrienne (il s'agit de comptes publics : voir les 37 premiers textes de l'édition richement illustrée de L. del Monaco, *Iscrizioni greche d'Italia*, Rome, 2013) n'est pas sans intérêt linguistique, dans la mesure où les documents sont les uns et les autres considérés comme contemporains. Des arguments d'ordre historique mentionnés par Weiss (p. 72 sq.) peuvent faire considérer la seconde moitié du IV^e siècle comme un *terminus post quem* vraisemblable pour les Tables d'Héraclée. Le temple de Dionysos auquel appartiennent les terrains mentionnés dans la première table n'est en effet édifié que *ca* 350 : il serait donc peu plausible, vu le délai évoqué entre l'attribution originelle des terres et la redéfinition de leurs limites confiée aux arpenteurs, que le texte remonte à cette période. On sait en outre que des mutations sociales ont entraîné une redistribution des terres précisément dans la seconde moitié du IV^e siècle, comme il en est fait mention, à propos, certes, de Thourioi, dans un passage de la *Politique* d'Aristote (V 1307a9). Cependant, d'après Weiss, le recours à un arpenteur napolitain (Table 1, l. 187) pourrait mieux se comprendre après 272, où Naples et Héraclée sont toutes deux alliées de Rome, qu'avant, où Naples est seule à l'être.

Il a été souvent considéré que ces textes étaient le reflet fidèle du dialecte d'Héraclée, qui aurait été un dorien spécifique, à nul autre pareil. Ce sont en vérité des documents administratifs, qui selon Weiss, reflètent donc la langue des élites, c'est-à-dire l'image qu'elles veulent donner d'elles-mêmes, ce qui paraît en effet incontestable. Héraclée de Lucanie est une fondation relativement tardive, de 433 *a. C.*, de sorte qu'il paraît *a priori* discutable que les particularismes linguistiques locaux puissent être interprétés comme la rémanence d'archaïsmes (ou la question serait alors celle de leur origine). La thèse de Weiss est alors que le texte date non de l'époque dialectale proprement dite, mais plutôt de l'époque de la *koinè*, et que les archaïsmes y seraient comme « plaqués » par une élite qui aurait mis une forme de snobisme à faire revivre le dialecte ancestral, sans cependant le maîtriser désormais suffisamment, comme en témoigneraient hyperdialectalismes et formes mixtes. Cela rejoint la problématique esquissée l'an dernier au séminaire à propos du traité pseudo-archytéen *Περὶ νόμου* et plus largement des pseudo-Pythagorica. C'est le sujet d'un article que j'ai proposé à la *Revue des études grecques* (131, 2018, p. 1-47).

Étude de la première Table (187 l.), concernant les terrains de Dionysos. Examen des particularités orthographiques à l'initiale (notation ou non de l'aspiration, par le demi *ēta* caractéristique de la Grèce de l'Ouest et sporadiquement attesté en Elide, cf. mes *IED*, n° 30, l. 12; *digamma* initial, conservé dans le sigle désignant la tribu ou phratric et dans les numéraux, *φεξακάται*, l. 19). Le nom des *ὀρισταί* (*sic*, l. 8) est l'occasion de revenir sur l'étymologie commune d'att. *ὄρος* « borne » (<**fórfos*, myc. *wo-wo*, rapport avec l'osque *uruvu* « sillon, limite », avec le latin *urvaŕe* « délimiter avec une charrue » et, en grec même, avec la racine **swe/or-* de *ὄρω* rapprochée elle-même par O. Hackstein [*Die Sprachform der homerischen Epen*, 2002, p. 123-131], de *ἐρύομαι* « sauver, protéger » –**swerh3-*) et du nom d'agent correspondant en -*opós*, -*ourós* ou crét. -*opós* « surveillant, gardien », sur lequel on pourra se reporter à G. Genevrais, *Le vocabulaire institutionnel crétois d'après les inscriptions (VII^e-II^e s. av. J.-C.)*, Genève, 2017, p. 373-376. Dans un article de *Glotta* 2017, p. 107-110 et note 73, j'ai proposé une correction de lecture pour l'inscription de Lépréon *SEG* 49, 489, ca 500, qui ferait ainsi apparaître l'épiclèse éléenne d'Athéna « des frontières » sous la forme *Ὀρίοι*. On gagnera donc à lire désormais : *Ἀθαναίαι Ὀρίοι* plutôt que *Ἀθάναι Ἀγορίοι* (*Ἀριουνητίας ἀνέθεκε*). La dissimilation du **w* initial par *o* qui le suit explique l'absence de *digamma*, dans cette épiclèse comme ici dans le nom des *ὀρισταί*; l'exemple de *Φεξακάται* ou de *Φέξ*, l. 19 et 20, indique qu'en dehors du contexte vélaire, **sw-* > *w-*, plutôt qu'à *h-* ou *hw-* à l'initiale, y compris dans un dorien non psilotique comme celui d'Héraclée.

Remarques sur le vocalisme doux de *τριπούς*, l. 3, sur l'aspirée initiale du nom de la « fourche à trois dents », *θρίναξ*, l. 5 (comparaison avec le nom de la Sicile, *Θρινάκη*, dans l'*Odyssée*, refait en *Τρινακρία* « à trois pointes », avec *θριν-* < **trisin-*, à l'origine de lat. *trīni*), marques d'identités familiales, semble-t-il, susceptibles de figurer également sur des sceaux. Etudes d'anthroponymes intéressants parmi ceux des *ὀρισταί*, comme *Ζώπυρος* et *Ἰστιεῖος*.

Certains traits de langue sont de registre élevé (emploi de *καθά*, l. 10 pour indiquer la référence, ici la conformité juridique) et évoquent, dans la région, la prose intellectuelle de l'École de Tarente. D'autres pourraient indiquer une forme de convergence avec le latin, comme peut-être l'emploi de *τερμάζω* « borner » (*ἐτέρμαξαν*, l. 10), certes non totalement redondant par rapport à *ὀρίζειν* « borner, délimiter » qu'il suit directement, un quasi-*hapax* (un seul autre exemple épigraphique dans une inscription étolienne du 3^a, *Syll³* 421, 10), comme le tout aussi rare *τερματίζειν*, attesté seulement chez Strabon (9.4.2). La création de cette forme, s'il s'agit bien de cela, pourrait être l'indice d'une forme de convergence aréale entre les deux langues, le lien avec lat. *terminen*, *terminus* et particulièrement *termō* « la borne » étant patent. Ce phénomène serait d'un grand intérêt, mais ne peut être fondé que sur la coexistence de parallèles dans les Tables, comme, du moins, le nom du grenier à grains, *ρόγός*, l. 102, qui doit être mis en relation avec *rogus*, désignation en latin du bûcher funéraire, la notion d'amoncellement (des grains ou du bois) constituant le point commun à l'origine des développements spécifiques dans chacune des deux langues.

La glose d'Hésychius *ἄντομον· σκόλοπα· Σικελοί, οὐ σκόλοψ* désigne tout objet hérissé, dont les pieux qui servent de palissade entre deux parcelles, permet d'esquisser l'histoire de ce nom aréal devenu celui du « chemin », en tant que passage

entre parcelles, servant par conséquent aussi à les délimiter (l. 12 : τῷ διατάμνοντος et l. 13 : τὸν ἄντομον τὸν ὀρίζοντα). ἄντομος est fait sur ἀνατέμνω, en dorien ἀντάμνω, et est donc à comprendre comme « échancrure, ouverture » faite sur les terres pour servir de lieu de passage. Par glissements métonymiques de deux ordres, la découpe a désigné le chemin lui-même, et la présence fréquente de palissades de pieux qui y étaient installées pour clôturer les parcelles explique pour finir que le lexicographe ait pu poser une équivalence entre ce type d'ouverture et les palissades. Le verbe ἐ-παμ-ώχη (cf. béot. ππάματα « possessions, biens » vs ion.-att. κτήματα) est employé à l'imparfait parce que Κωνέας est l'ancien propriétaire de terres dont on apprend dans la suite du texte qu'elles appartiennent, au moment de sa rédaction, à Φιντίας.

Parmi les traits de registre élevé, signalons encore la présence de la préfixation, e. g. dans κατάκλητος, l. 11, forme *hapax*, employée pour désigner l'assemblée extraordinaire, ailleurs dite σύγκλητος, comme à Athènes, où elle s'oppose à la κυρία. Réflexions sur les sens de κατα- employé comme préfixe, de même dans κατατέμνω, l. 14, qui réfère au démembrement ou découpage en lots. Le substantif *hapax* simple μέρεια, l. 18, secondaire par rapport au composé λεπτο-μέρεια attesté dès Anaximandre, reflète de son côté la créativité lexicale, dont témoigne parallèlement la création non antérieure à Platon de μερίς, à côté de l'ancien neutre μέρος. La tendance à l'abstraction est reflétée par la substitution aux substantifs neutres de féminins. Signalons, sur ce sujet, deux études de A. Lopez Eire dans les deux premiers volumes de *La koinè grecque antique* édités par C. Brixhe, respectivement : « De l'attique à la koinè », I (1993), p. 41-58, et « L'influence de l'ionien-attique sur les autres dialectes épigraphiques et l'origine de la koinè », II (1996), p. 7-42. Un volume collectif vient d'être publié sur la langue du corpus hippocratique (I. Rodriguez Alfageme [éd.], *La lengua del corpus Hippocraticum*, Madrid, 2017), dans lequel est notamment étudiée cette problématique de la constitution d'une prose de registre élevé, au lexique enrichi.

Discussion sur la forme du participe μετριώμεναι, à comparer à l'imparfait ἐμετρίωμες, Table 2, ainsi qu'aux génitifs des pronoms personnels ἐμῷ(ς) et τίῳ(ς) [pour ἐμέο(ς), τέο(ς)] attribué par Apollonios Dyscolos au tarentin Rhinton, cf. A. Uguzzoni-F. Ghinatti, *op. cit.*, p. 31, n. 18 : confrontation de l'interprétation phonétique de J. Méndez Dosuna, « Metatesis de cantidad en Ionico-Atico y Heracleota », *Emerita* 61 (1993), p. 95-134, et de la thèse de l'hyperdialectalisme (dor. μετριώμεναι X *koina* μετρώμεναι, en face de *koinè* μετρούμεναι), qui est celle de E. Weiss, p. 92. Il est vrai que l'allongement compensatoire consécutif à la sonantisation de la voyelle brève de timbre *e* est sans autre parallèle, ni dans les autres dialectes, ni dans les Tables mêmes (gén. χαράδεος, l. 60, en face de Τιμοκράτιος, l. 166, de ἀναγγελίοντι, l. 118, et de παρμετρήσονται, l. 102, avec absence de notation du produit sonantisé de *e*, s'il s'agit bien d'un authentique futur dorien en -σέονται). Cette dernière forme prouve en outre que l'interprétation de μετριώμεναι à partir de *μετρίο-ομαι, déadjectif de μέτριος, n'a pas lieu d'être. La conclusion qui s'impose est que, dans cette prose soignée, de registre lexical et syntaxique élevé, l'orthographe est pourtant flottante : graphie conservatrice de l'hiatus ancien dans χαράδεος, graphie phonétique dorienne sévère de l'articulation sonantisée [j] de la première voyelle, hésitant entre *iota* et Ø (cf. arg. διατέλονται, crét. κόσμοντες, Buck, *GD*, § 42, 5d) et compromis graphique

-ω- inédit typique de la *koina*. De tels tâtonnements, observables aussi dans l'orthographe des traités en prose de l'École philosophique de Tarente, témoignent d'une recherche visant à transformer le dorien régional en langue de culture capable de rivaliser avec la *koinè* ionienne-attique. La quasi absence de faute de gravure et l'absence de faute de syntaxe excluent en effet que la compétence du rédacteur ou du graveur puisse être mise en cause.

Étude de la forme du suffixe du participe parfait féminin ἐρρηγεῖα, de celle du numéral de forme dorienne récente, employée aussi à Delphes, τετρώκοντα, l. 20, du petit dossier de τὸ σκῖρον en face de ὁ σκῖρος, deux entrées distinctes du *Dictionnaire* de Chantraine, qui pourraient sans doute être ramenées à l'unité, de la forme de participe ποιόντασι, l. 50. Dans le même esprit, à propos de l'*hapax* neutre πλάγος, étude conjointe des entrées πλάγιος, πλέζω, πλάξ et πλάσσω. L'optatif oblique dans le tour ὥς μὴ καταλυμακωθῆς ἀδελωθεῖη καθὼς τοῖ ἐμπροσθα ὄροι, l. 56-57, reflète la prétention littéraire de cette variante dorienne de la *koinè* administrative. Signalons au même titre le développement de l'emploi de la corrélation τε... καί comme exemple d'afféterie stylistique. La mise en perspective du raffinement syntaxique de cette prose et des variations graphiques récurrentes, en l'absence de faute de gravure, invite à conclure à l'absence de norme orthographique. Le code-switching pratiqué entre *koinè* et dorien sévère régional laisse constater de son côté une réelle diglossie, c'est-à-dire la parfaite maîtrise des deux variétés dialectales en présence, vernaculaire et langue de prestige; c'est précisément une telle pratique qui a concouru au développement de la *koina* régionale de registre élevé. Les Tables permettent d'appréhender le phénomène en cours. Les écrits pseudo-archytéens reflètent la même langue, avec des effets de mixage, notamment à l'intérieur du syntagme, plus artificiels que dans les Tables, comme la longue tradition et la nature littéraire de ces textes peuvent l'expliquer.

Étude suivie du contrat de location, l. 94-112. Étude de l'expression rare du viager par κατὰ βίω, en face de l'usuel διὰ βίου, le bail emphytéotique étant conçu, quant à lui comme τὸν ἀεὶ χρόνον (accusatif d'extension temporelle sans préposition). Interprétation du nom de mois Πάνᾱμος, l. 101, connu dans plusieurs cités de Grèce propre, parfois sous la forme ionisée Πάνημος fréquente en Asie Mineure, et mise en perspective avec l'épiclèse de Zeus Πανάμαρος en Carie et avec celle du Zeus (H) αμέριος et de l'Athéna (H) αμερία achéennes d'Aigion.

Analyse du dossier des futurs doriens en -σέοντι, -σέονται, refaits, selon Weiss, p. 86, en -σοντι, -σονται, I 118, etc., à partir de ceux de la *koinè* en -σουσι, -σονται; mais ἀνκοθαρίοντι, I 132, ἐπικαταβαλίωντι, 134, etc., plaideraient plutôt en faveur de futurs doriens tous évolués phonétiquement, cf. ma notice du *Bulletin* 2018, n° 549 (REG 131, 2018). La forme secondaire *hapax* μεμισθώσωνται, l. 106, de subjonctif sigmatique à redoublement a été créée pour exprimer l'antériorité dans le passé à l'intérieur d'un système hypothétique dont la protase est au subjonctif aoriste, dans le cadre de dispositions de type casuistique à la syntaxe complexe : une telle création présuppose l'adaptation précoce du système aspectuel hérité à l'expression du temps, dont les prémices s'observent d'ordinaire au plus tôt dans la *koinè* néotestamentaire, cf. Blass-Debrunner, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, 1949, § 340; cela ne peut être considéré comme une faute, mais témoigne au contraire d'une

recherche pour pallier un manque à l'intérieur de la conjugaison (que cherche à combler de la même manière l'indicatif γεγράφαι, l. 121), qui dénote une réflexion linguistique élaborée.

Proposition de lecture nouvelle pour πολίστων (I, l. 130, ΠΟΛΙΣΤΩΝ sur le *fac-simile* de Boeckh, *CIG* III, n° 5774), forme communément interprétée, faute de mieux, comme une forme dorienne *hapax* correspondant au superlatif de πολὺς, bien que πλεῖστος soit seul attesté dans l'ensemble du monde grec et que l'on attende éventuellement en ce sens ὥς πλεῖστον *vel* πλεῖστα. Il est question dans le contexte précédent d'éventuelles infractions commises sur les terrains de Dionysos au préjudice de la cité ; on stipule que c'est le locataire de ces terrains qui devra recourir à la justice : ὁ μεμισθωμένος ἐγδिकाζῆται ὡς ΠΟΛΙΣΤΩΝ, καὶ ὅτι κα λάβει, αὐτὸς ἔξει, que l'on traduit traditionnellement : « le locataire intentera un procès (*pour obtenir*) le plus possible, et ce qu'il aura obtenu, il le possédera lui-même » (W.). Boeckh *CIG* 5774 corrigeait en *[ᾗ]πολίστων (or seul ἄπολις est attesté) : mais quel serait le sens ? Ne pourrait-on plutôt proposer de segmenter πολὶ (même datif, l. 157) puis στῶν (part. aor. neu. sg. de ἰσάομαι, cf. ἐπελάομαι, I, 127, doublet de ἐπελαύνω) ? On comprendrait : « le locataire intentera un procès pour le motif que cela (τῶν δεινδρέων τι, l. 129) se dresse (*i.e.* est planté) *pour la cité* » ; pour cette forme thématisée du participe σῆς, σῆσα, σῆν, voir *Et. Gud.* E, 448, 2 : ἀπὸ τοῦ στῶ, σῆς ἢ μετοχῇ στῶν καὶ τὸ θηλυκὸν στῶσα. Autre solution, qui cependant imposerait une correction, ὥς πόλις <ἐ>ών, « comme étant la cité » : on aurait ainsi précisé que, s'il revenait, certes, au locataire d'intenter l'action en justice, celle-ci n'en aurait pas moins été de nature et d'intérêt publics. Il est vrai que ce dernier tour est, à ma connaissance, sans parallèle. Constatons cependant que l'une ou l'autre de ces propositions donnerait à la clause subsidiaire tout son sens : « ce qu'il aura obtenu lui appartiendra *en propre* ».

Analyse pragmatique du recours successif aux modes indicatif (futur et aoriste), infinitif et impératif dans l'expression de prescriptions, l. 112-130. Emploi remarquable dans l'apodose correspondant à une protase au subjonctif éventuel, qui vient en tête, de l'indicatif aoriste avec une valeur aspectuelle résultative, avant que ne soit ensuite détaillé l'ensemble des prescriptions et sanctions qu'il sert à annoncer : parallèles chez Homère et Hérodote fournis par Y. Duhoux, *Le verbe grec ancien*², 2000, p. 395, § 344. Sur les différences de nuances attachées à l'emploi de l'infinitif ou de l'impératif jussif, voir J. L. Garcia Ramon, « Impératif et infinitif pro imperativo dans les textes grecs dialectaux », dans R. Hodot (éd.), *Les modes dans les dialectes grecs anciens*, Nancy, 2001, p. 341-360.

Réfléchi de forme αὐτοσαντῶν, l. 124 ; exemple isolé de la forme dorienne ἀές, l. 134, avant cela systématiquement remplacée par la forme ἀεί de la *koinè*, dans un syntagme typiquement dorien récurrent indiquant la rotation annuelle de magistratures τοὶ πολιάνομοι τοὶ ἀές ἐπὶ τῷ φέτειος. Éléments lexicaux rares, comme le verbe σαρμεύειν, au sens probable de « faire un fumier », l'adjectif ou substantif ὑπόλογος, l. 138, de registre philosophique, ἐποικία et οἰκοδομά, l. 146.

Je conteste donc les conclusions de E. Weiss, p. 109, pour qui les curiosités linguistiques des Tables d'Héraclée sont caractéristiques d'une situation de déclin dialectal : la variante locale du dorien sévère devait être, selon lui, déjà presque sortie d'usage. Rappelons que C. Consani, « Koinai et koinè dans l'épigraphie de l'Italie

méridionale », dans *La koine grecque antique*, II. *La concurrence*, éd. Brixhe, 1996, p. 113-132, reconnaissait, à l'époque de ces textes, une convergence de la zone avec la *doris severior* de Tarente, qui s'opposait à la *doris mitior* caractéristique de la zone sicilienne et de Syracuse. Une façon pour Tarente de se poser en rivale de Syracuse et du milieu culturel syracusain : « la fonction de modèle pour un processus de standardisation linguistique du dorien de Tarente ne peut être séparée du rôle qu'a joué la cité comme rempart de la grécité, d'abord face aux populations indigènes non grecques, Messapiens, Bre/uttiens et Lucaniens, puis contre Rome jusqu'en 275 a. C. ». Selon Consani, la documentation épigraphique laisse clairement entrevoir la présence constante de la *koinè* ionienne-attique, ce qui produit des formes mixtes, comme $\phi\acute{\epsilon}\kappa\alpha\tau\iota$, croisement entre $\phi\acute{\iota}\kappa\alpha\tau\iota$ et $\epsilon\acute{\iota}\kappa\omicron\sigma\iota$, $\kappa\alpha\tau\epsilon\sigma\acute{\omega}\iota\sigma\alpha\mu\epsilon\varsigma$, $\epsilon\acute{\iota}\ \kappa\alpha\ldots$

Vitalité du dorien entre la fin de l'époque hellénistique et la période romaine, en rapport avec des motivations plus largement culturelles et l'affirmation d'une conscience doriennne, qui a abouti à une production en prose doriennne avec des interférences attiques, cf. A. C. Cassio, « Lo sviluppo della prosa dorica e le tradizioni occidentali della retorica greca », dans Id., D. Musti (éd.), *Tra Sicilia e Magna Grecia. Aspetti di interazione culturale nel IV sec. a. C.*, Naples, 1987, *Aion*, sez. fil. lett. 11 (1989), p. 145-149. Cette vitalité est manifeste dans les inscriptions tant officielles que privées, non seulement au niveau phonologique mais aussi dans le lexique. La prédominance généralisée de la *koinè* ne s'observe qu'à l'époque impériale, aux I^{er} et II^e siècles de notre ère.

Un autre intérêt de ce texte est de montrer la continuité entre la langue administrative d'Héraclée et la prose scientifique, en l'occurrence philosophique, des écrits archytéens et pseudo-archytéens de Tarente. Cela signifie qu'il n'y a pas tant d'écart entre la langue véhiculaire de l'élite et celle qu'elle pratique dans le loisir sous les portiques, dans les banquets et dans ses écrits à vocation littéraire. Le registre soutenu se distingue du registre standard surtout par la créativité lexicale, voire morphologique, qui témoigne d'une réflexion sur la langue et la recherche d'ajustements destinés si possible à l'améliorer, comme on l'a vu de la création de datifs pluriels de thèmes consonantiques en $-\alpha\sigma\sigma\iota$ ou des traits de syntaxe complexes mais imités de la prose d'Hérodote ou plus largement ionienne.

La rédaction de textes juridiques ou législatifs suppose une mise en forme très précise destinée à rendre la loi inattaquable et susceptible de couvrir toutes les éventualités envisageables, pour être en principe pérenne. C'est parce que nous sommes devant une juridiction très élaborée que la langue est aussi travaillée, et le registre standard aussi proche du registre soutenu. Ces textes sont donc assez comparables au discours logique d'un philosophe mathématicien comme Archytas, auteur présumé d'un $\Pi\epsilon\rho\acute{\iota}\ \nu\omicron\mu\omicron\nu\ \kappa\alpha\acute{\iota}\ \delta\iota\kappa\alpha\iota\omicron\sigma\acute{\upsilon}\nu\eta\varsigma$ (voir notamment l. 103, la rigueur de l'ordre des mots dans $\mu\epsilon\sigma\tau\acute{\omega}\varsigma\ \tau\acute{\omega}\varsigma\ \chi\omicron\upsilon\delta\varsigma\ \kappa\rho\iota\theta\acute{\alpha}\varsigma\ \kappa\omicron\theta\alpha\rho\acute{\alpha}\varsigma\ \delta\omicron\kappa\acute{\iota}\mu\alpha\varsigma$ *les conges pleins d'orge pur certifié*). Ailleurs (l. 148-149, nominatif anacoluthique de rubrique mis en tête), la recherche de l'expressivité ou la mise en relief de rubriques a fait bouleverser l'ordre des mots, dans des tours sans doute plus proches de l'oralité : la recherche est encore une fois, non de style, mais de clarté et d'efficacité. Le discours technique juridique s'apparente plus, en définitive, à la prose philosophique ou scientifique qu'un décret honorifique, dont la prose pouvait être plus fleurie ou enflée, avec des effets de style, précisément.

La comparaison avec la prose des écrits pseudo-pythagoriciens est donc particulièrement pertinente. On remarquera cependant que rien de latin ne transparaît dans les écrits de cette école, alors que nous avons rencontré ici le nom du grenier, *rogus* / ῥογός, et que l'emploi du participe de « être » de forme ἔντες pourrait de son côté témoigner de la circulation entre les langues indigènes et le grec côtier. De sorte que s'il y a mélange dans notre texte, c'est entre dorien sévère régional et *koinè* ionienne-attique, mais aussi entre registre standard, plus proche de l'oralité, et registre soutenu caractéristique de l'écrit juridique ou littéraire. Rien d'artificiel en cela : la diglossie caractérise l'époque de diffusion de la *koinè* et le mélange de registres est habituel dans les écrits d'une administration dont les rédacteurs pouvaient ne pas appartenir tous à l'élite, et même en son sein, ne pas avoir tous pour visée la langue littéraire.

II. Nouveautés béotiennes

La conférence invitée du Dr Yannis Kalliontzis a ouvert les séances de printemps. Notre collègue, ancien membre de l'École française d'Athènes, dirige actuellement le projet franco-germanique *Corpus des inscriptions de Béotie centrale (CIBEC)* en collaboration avec l'équipe des *Inscriptiones Graecae* de l'Académie de Berlin, elle-même dirigée par Klaus Hallof, où il a comme collaborateur direct Jaime Curbera. Ce projet s'inscrit à l'intérieur d'un vaste chantier collectif, auquel participent aussi D. Knoepfler, C. Muller et N. Papazarchadas, qui doit aboutir à la réfection du volume des *IG VII* de Béotie, publié en 1892 par W. Dittenberger. Y. Kalliontzis est sur le point de rendre aux presses de l'École française d'Athènes le manuscrit de ce qui fut sa thèse et qui portera le titre : *Histoire et épigraphie de la Béotie hellénistique*. Il est l'auteur d'un catalogue paru en 2017 des inscriptions conservées aux musées de Thèbes et de Chéronée : *Συνοπτικός κατάλογος των επιγραφών των Μουσείων της Θήβας και της Χαιρωνείας*.

Trois documents inédits d'Orchomène, datés prosopographiquement des années 230-220 *a. C.* étaient l'objet de cette présentation, tous trois inscrits sur la même stèle, mais sans rapport les uns avec les autres, suivant un usage caractéristique de la période dans cette cité. Un document concernant un emprunt à l'intérieur de la cité, une liste de conscrits et surtout un document d'interprétation difficile dont nous avons pu faire progresser la lecture (l. 23-24 et 32, notamment), à trois, avec l'aide de Matilde Garré, qui s'apprête à déposer un sujet de thèse sur le dialecte béotien dans notre École. Ce document, gravé sur la face principale de l'inscription communique les minutes d'une affaire judiciaire qui a mis aux prises la cité d'Orchomène et des citoyens d'Amphissa, cité qui appartenait alors à la ligue étolienne : une prêt d'un montant considérable (plus de quarante talents) avait été consenti par un particulier, tenant apparemment lieu de banquier, à la cité d'Orchomène, qui après l'avoir remboursé se vit cependant en butte aux poursuites des ayants-droits de ce prêteur, qui produisaient un faux contrat en vertu duquel ils lui réclamaient indûment le montant de la dette et ses intérêts. Des arbitres étrangers, un Thébain et un Étolien de Kalydôn, disculpent la cité et règlent le procès en sa faveur.

Le dialecte béotien employé est caractéristique des III^e-II^e siècles avant notre ère, en particulier dans ses notations vocaliques (du côté des consonnes, signalons le

maintien de ƒ- initial) : /u/ noté OY, en face du Y des autres dialectes, Y employé pour noter l'ancienne diphtongue *oi au nominatif pluriel et datif singulier (anciennement en *oi en béotien, à la différence de la plupart des autres dialectes, où /o/ est long), H, pour noter l'ancienne diphtongue *ai, EI, pour noter /e:/ ailleurs noté H, notation non spécifiquement béotienne IO des hiatus /eo/, etc. Formes récurrentes : les dat. pl. athématiques en -εσσι, les désinences verbales de 3^e personne du plur. en -vθι, impér. -vθω, l'aor. de φέρω de forme -εινίξατε, participe à restituer, l. 23-24, sous la forme ποτενι[ξάντων] ; une forme rare : le génitif de ἐγώ de forme ἐμοῦς seulement connu auparavant chez la poétesse Corinne.

Le séminaire se poursuit par l'étude de *defixiones* dernièrement publiées par J. Curbera, « Six Boeotian Curse Tablets », *ZPE* 204 (2017), p. 141-158 (photos, p. 152-158), la plupart plus oropiennes en vérité que proprement béotiennes. La première est datée de *ca* 350-300 et vient précisément d'Oropos, une cité dont le dialecte est essentiellement ionien-attique. La deuxième, en revanche, datée du III^e/II^e siècle, est bien béotienne, même si la présence de la *koinè* y est déjà repérable. Formes rares ou uniques, comme, face A, l. 1, le nominatif du pronom de 2^e personne du singulier τὸν (cf. hom. τυνή), l. 5, βαίνμεν (βαίνεμεν X ἴμεν, équivalent à att. ἰέναι?), l. 7, le substantif *hapax* ἀλλαφοφιλία « amour mutuel », l. 8, λάλησις « bavardage », connu surtout par Aristophane ou, l. 9, l'*hapax* αἰσχυντία, qui réfère plutôt, comme le composé négatif correspondant mieux attesté, ἀν-αἰσχυντία, « honte et impudeur » à la « pudeur » ou aux *pudenda*, ou encore, l. 14, le neutre *hapax* συνουσίασμα « rapport intime ». Le verbe (ἀδύνατος) μένει, l. 5, qui réfère à Zôilos, cible principale de la malédiction, pourrait être au présent de l'indicatif plutôt qu'au subjonctif : le fait de se projeter dans l'objet de son souhait au point de (se) le représenter comme inscrit dans la sphère du *hic et nunc* serait caractéristique de cette forme d'oralité incantatoire ici pérennisée par l'écrit. Une autre possibilité serait de l'interpréter comme un optatif de souhait : la graphie EI pour *oi ancien est attestée par une quarantaine d'exemples à l'époque hellénistique, cf. G. Vottéro, *Recherches sur le dialecte béotien*, thèse inédite, p. 330. La tablette ne comporte pas de faute de grec ; seule son orthographe est non normative, conformément aux usages béotiens. Dans ce contexte, la forme problématique σφίγμη, face B, l. 8, interprétée par C. comme un croisement entre le verbe σφίγγω « ligoter » et φιμόω « museler » que justifierait la glose de l'*Etymologicum Magnum* : φιμός· ἀπὸ τοῦ σφίγγω, σφιγμός καὶ φιγμός pourrait être plutôt, même s'il n'est pas jusqu'ici attesté, le substantif féminin σφιγμή correspondant au masc. σφιγμός tout juste mentionné et au neu. σφίγμα connu au sens de « cale (de machine) » chez Héron le Mécanicien (*Aut.* 2, 4). Il faudrait en ce cas traduire, l. 8-9, ὥσπερ σφίγμη ἀνθρώπους ἐνδείσας, ἀποτέλη φθάνων τὸ<ν> κατάδεσμον τοῦτον : « en attachant les gens comme par un lien, hâte-toi d'accomplir cet enchaînement ».

Texte n° 3. Noms rares comme Πίργης, sans doute explicable par l'iotacisme. Réflexions sur l'anthroponyme Πασιτέλης, en face de Πάντελης correspondant exact de l'adjectif παντελής, et sur leurs connotations religieuse ou pythagoricienne, suivant le contexte.

La forme αἶαν, l. 1, face B, du texte n° 4, au lieu de γᾶν en boétien, et de γῆ koinéisé, qui est employé face A, l. 20, est de registre poétique, déjà homérique. Même

la classe populaire peu éduquée (qu'il s'agisse du commanditaire ou du praticien) est imprégné des œuvres épiques. On notera, dans le même ordre d'idées, les trois exemples successifs, face B, de ἐργασίη, avec la désinence ionienne, alors que le mot est attesté dans d'autres dialectes, puisqu'il est employé dans les Lois de Gortyne. Ce mot est employé en des sens très différents puisqu'il peut référer au travail du métal, c'est-à-dire à la manufacture, au commerce ou au travail littéraire. C'est le faire, le fabriquer quand le neutre ἔργον est plus concret, référant éventuellement aux instruments outils qui permettent de travailler, aux objets. Mais à l'évidence, c'est un renouvellement qui a tendu à faire substituer ce déverbatif au nom qui est à l'origine du verbe dénominatif ἐργάζομαι. Ce renouvellement est déjà ancien, puisqu'il est attesté dès les *H. hom.*, dans les Lois de Gortyne, puis chez Xénophon. Ce pourrait être un poétisme introduit en crétois et dans l'attique classique. Signalons que l'abstrait en -σις, ἔργασις, désignant le faire en action est quasiment inconnu : une scholie à Euripide (*Méd.* 864) le mentionne comme référant au fait de perpétrer un crime, façon toute abstraite, presque une litote, de référer au pire des actes. La dérivation en -ᾱ, donc -σία/-σίη, est une étape supplémentaire du renouvellement.

En conclusion : des petits textes de registre populaire, qui, à l'époque de ceux que nous avons étudiés, même béotiens, sont déjà fortement koinésés. Leur intérêt linguistique est qu'ils nous font accéder au registre vulgaire ou populaire, avec des variations orthographiques plus importantes qu'ailleurs (παρακατατίθεμε, texte 3, A, l. 16-17) qui reflètent donc de plus près les évolutions de la prononciation, souvent plus progressiste dans ces catégories de la société, moins sensibles à la norme : Labov avait énoncé (*Sociolinguistique*, Paris, 1976, trad. de *Sociolinguistic patterns*, 1973, p. 387, et *Principles of linguistic change*, vol. I. *Internal factors*, 1994, p. 78), et ce fut repris par C. Brixhe dans nos disciplines, que le changement vient du bas (registre *low*). Cette norme est en effet souvent imposée du dehors, soit sous l'influence extérieure de l'Attique voisine, dont le niveau culturel faisait référence au-delà de ses frontières, soit sous l'influence littéraire sensible dans les cercles érudits, on songe à celui d'un homme comme Plutarque de Chéronée. Les classes moins cultivées n'ont pas ces références. Elles parlent et s'amuse plus librement avec la langue. Ces textes offrent aussi l'intérêt de nous faire accéder à la parole même des individus, c'est-à-dire à l'oralité, dont nous est offert comme un instantané, saisi sur le vif. En témoignent les répétitions, qui, pour leur part, sont le reflet direct de la pratique maléfique volontiers incantatoire, et surtout le syntaxe, parfois à nos yeux de littéraires venus à l'épigraphie, d'apparence erratique, parce qu'elle témoigne de l'absence d'autre rhétorique qu'incantatoire, donc de l'absence de plan : le discours procède par accréation.

Souvent, le point de départ est une personne, le pire ennemi, fréquemment jaloué, un rival, puis, de fil en aiguille, une poignée d'autres personnes vient s'ajouter, sans qu'un lien nécessaire paraisse les unir, sinon l'inimitié que leur vouait l'auteur de la malédiction. Il semble que tant qu'à payer probablement pour avoir recours au spécialiste, il passait en revue le cercle de ses ennemis de façon à les maudire tous d'un coup. Une façon de se libérer de la haine qu'il avait en lui ! Il n'est pas sans intérêt, dans ce cadre, de constater que, à la différence des noms des destinataires, celui de l'auteur est en principe tu, probablement à la fois pour lui garder le secret et pour

le protéger des conséquences éventuelles de son acte, en lui évitant notamment que le mort ou les divinités convoquées retournent sa malédiction contre lui. Ces documents nous font ainsi rencontrer des croyances populaires, une forme d'ésotérisme, de recours à la magie noire : des pratiques encore connues du monde moderne, où les sorciers existent toujours, plutôt dans les régions que dans les métropoles.

III. Lexique et anthroponymie

Présentation du projet *LGPN-Ling* de réfection de *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit* de Friedrich Bechtel (HPN 1917), à partir des exemples des noms Arsinoé, Akestokypros et Theudagoras.

Entre dans ce cadre la conférence du 27 mars du Prof. Alain Blanc, l'auteur en 2008 de *Les contraintes métriques dans la poésie homérique : l'emploi des thèmes nominaux sigmatiques dans l'hexamètre dactylique*, ouvrage couronné d'un prix de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui vient de remettre le manuscrit à paraître en 2018 dans les « Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft » d'une somme sur *Les adjectifs sigmatiques du grec ancien*. Le centrage était cette fois sur l'interprétation morphologique et sémantique de quelques composés grecs en -εσ- : les composés en ὀνηκῆς, ὀρηκῆς et ὀαλκῆς. C'est surtout la question des composés à second élément déverbatif qui a été traitée, ce type étant resté en marge des ouvrages à la fois de K. Stüber, *Die primären s-Stämme des Indogermanischen*, Wiesbaden, 2002, et de T. Meissner, *S-stem Nouns and Adjectives in Greek and Proto-Indo-European*, Oxford, 2006. A. Blanc récuse l'hypothèse généralement proposée de thèmes en *-ē- dérivés d'aoristes intransitifs ou passifs munis du même suffixe, étant donné que le thème de tels adjectifs est depuis le mycénien en -εσ- et non en -η-, comme aussi celle de noms-racines élargis secondairement par *-es-. Il propose pour ce développement secondaire le scénario suivant : εὖ-γενής « de bonne naissance » : εὖ + τὸ γένος « naissance » ; mis en rapport avec l'aoriste ἐγενόμην « je suis né », d'où la métanalyse en εὖ-γεν-ής « bien né ».